THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

1250



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



60

Le Renouvellement du Bail ops. vaud. en 1 acte, par J. J. L. P. 1794.

LE RENOUVELLEMENT DU BAIL,

OPÉRA-VAUDEVILLE,

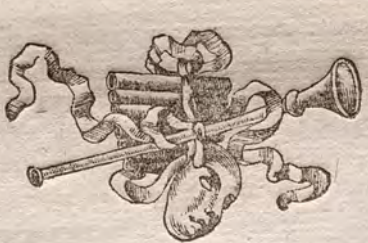
EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, le nonidi 9 Germinal, l'an 2 de la République Française, une et indivisible, sur le Théâtre DE LA CITÉ VARIÉTÉS.

Par le Citoyen J. F. L*** P***

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Prix, 1 liv.



A PARIS,

Chez la Citoyenne TOUBON, sous les galeries du Théâtre de la République, à côté du passage vitré.

1794.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
VERVAL, propriétaire.	Le Citoyen DUBREUIL.
VINCENT, père de Cécile et d'Eloi, fermier.	Le Citoyen VILLOTEAU.
ÉLOI, fils de Vincent, amoureux d'Elise.	Le Citoyen RAFFILLE.
SUZANNE, meunière, mère de Mathurin et d'Élise.	La Cit. MAUTOUCHET.
ÉLISE, fille de Suzanne.	La Cit. CLÉRICOURT.
MATHURIN, fils de Suzanne.	{La Citoy. SAINCLAIR, ou {La Cit. CARAL.
CÉCILE, fille de Vincent, aimée de Mathurin.	La Cit. BELLEVILLE.

Le Théâtre représente un paysage: à droite, sur le devant, une chaumière; à gauche, un taillis.

Je soussigné, Auteur et propriétaire d'un Opéra-vaudeville en un acte, intitulé : *Le Renouvellement du Bail*, reconnais céder à la Citoyenne TOUBON, libraire à Paris, le droit de faire imprimer et débiter ladite Pièce ; déclare poursuivre devant les tribunaux tout imprimeur qui oserait en faire une contrefaçon, de même que tout directeur et entrepreneur de spectacles, qui, au mépris des loix sur la propriété des auteurs, la ferait représenter sans mon consentement formel et par écrit.

A Paris, ce 16 Messidor, l'an 2 de la République, une et indivisible.

J. F. L. P.



LE RENOUVELLEMENT DU BAIL,

OPÉRA-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLOI *seul.* (*Il arrive une béche sur l'épaule*).

ELLE ne vient pas!... Rien n'égale mon impatience... Mais elle viendra, j'en suis certain: Élise sait trop combien j'aurais de peine si l' matin s' passait sans qu' j'eusse le plaisir d' causer un instant avec elle. Pt-être veut-elle rendre c' plaisir plus vif, en me l' faisant desirer plus long-tems.

AIR : *D' l'instant qu'on nous mit en ménage.*

L'infortune la plus amère
Rend plus doux l' bonheur qui la suit;
Si du jour on aim' la lumière,
C'est parc' qu'il succède à la nuit.
Tout est bien, faut que je l' confesse:
Sans la crainte, que s'rait l'espoir!
Et si l'on n' quittait sa maîtresse,
On n'aurait pas l' plaisir d' la revoir.

AIR : *C'est téméraire, imprudent.*

Mais quand l'absence
Dur' trop long-tems,
On perd à la fin patience.
Maux de l'absence
Sont accablans,
Quand on l's éprouve trop long-tems.

Loin d'Elise, je fais de beaux songes :
D' mes rêves je suis enchanté :
Mais j' préfère aux plus doux mensonges
Un seul instant de vérité.

Ah ! quand l'absence, etc.

(*Il cueille des roses, et en forme un bouquet*).

Voilà son bouquet.. Que me rapportera-t-il ? Le plus que je pourrai... Mais elle n'arrive pas... Voici cependant l'heure où elle va au hameau... Mon joli bouquet et le prix que j'en attendais...

SCÈNE II.

ÉLOI, ÉLISE, *un pot-au-lait sur la tête.*

ÉLISE.

AIR : *Lisette un jour allait aux champs.*

(*Dans la coulisse d'abord*).

QUAND j' vois un papillon charmant
De fleurs en fleurs sautillant, voltigeant,
Je me dis : Voilà donc l'image
D' l'amour si léger, si volage,

Fillette, fillette, voyez, voyez-le fuir,
Voy z le fuir, (*bis*),
Lorsque vous croyez le tenir.

Bonjour, Eloi.

ELOI.

Bonjour, Elise. Tu ne te fais pas attendre! J'ai cru vingt fois que tu ne viendrais pas.

ELISE.

Ne pas venir!... Il est vrai que je pouvais m'en dispenser.

AIR : *Ma sœur, allons voir ce Château.*

Ce ch'min pour aller au hameau
Est l' plus long, dit mon père ;
L'autre est plus court, il est plus beau;
C'pendant i' n' me plaît guère.
Mais, j'en conviens de bonne-foi, (*bis*),
C'est que j' n'y verrions pas Eloi.
Et quand l' plaisir est sur la route,
Quelques pas d' plus, qu'est-ce que ça coûte?

ELOI.

Gardes-toi d'aller au hameau
Par l'aut' chemin, ma chère!
A ton père il paraît le plus beau;
Mais il n'aime pas, ton père.
C' n'est pas d' même du pauvre Eloi; (*bis*),
Et quand on a l' cœur bon comm' toi,
Quelques pas de plus, qu'est-c' que ça coûte,
Pour faire un heureux sur sa route?

En attendant, j'ai travaillé pour toi... et ces roses...

AIR : *Ascouto, d'Jeannette.*

Reçois, mon Elise,
Ce joli bouquet;
Et s'i' t' plaît,

La pein' que j'ai prise,
C'est plaisir parfait ;
J' le donn' pour rien.

ELISE.

Eloi, c'est bien.

ELOI.

Prends, mon Elise,
L' bouquet pour rien.

ELISE.

L' bouquet pour rien ?
Eloi, c'est bien.

ELOI.

Faut-il le redire ?
Oui, l' bouquet pour rien.

ELISE *prenant le bouquet.*

J'entends bien.

ELOI.

A présent que tu as le bouquet,
L' baiser que j' desire,
Donne-le moi pour rien.

AIR : *Une petite Fillette.*

ELISE.

Est-ce donc ainsi qu'on donne ?
C'est fort mal, mon cher Eloi.

ELOI.

Oh ! mon Elise est si bonne !
Ne fra-t-elle rien pour moi ?
Un peu d' retour
Pour tant d'amour !
Un baiser aisément se donne,
Un seul baiser !

ELISE.

C'est trop oser,
L'honneur m' dit de le refuser.

ELOI.

Quoi! refuser
Un seul baiser!

ELISE.

Oui, l'honneur dit : tu dois r'fuser.

ELOI.

A moi, l'amour dit : prends l' baiser.

(*Il l'embrasse*).

ELISE.

A ça devais-je m'attendre?
Non, je n' veux plus vous r'garder.

ELOI.

Je sais bien que j'ai tort... Mais...
Au lieu de le laisser prendre,
Mieux eût valu l'accorder,
C' fatal baiser.
Pour te calmer,
A l'instant j' suis prêt à le rendre.
Ton cœur alors me pardonn'ra.

ELISE.

Qu' chacun d' nous garde ce qu'il a.

(*Il l'embrasse une seconde fois. Vincent paraît*).

SCÈNE III.

ÉLOI, VINCENT, ÉLISE.

VINCENT.

Vous êt's bien, n' vous dérangez pas.
Si j' vous gêne, v'là que j' m'en vas.

A merveilles. Cela s'appelle employer le tems comme il faut !

ELOI.

Ah ! mon père, ne lui faites point de reproches... Elle ne voulait pas.

VINCENT.

Et queu qui te dit qu'alle voulait ?

AIR : *Mon petit cœur.*

Oh ! je connais ce que sont nos fillettes :
Le nom d' baiser excite leur courroux.
Vous qui, par force, embrassez les pauvrettes,
Jeunes amans, tout' la faute est pour vous.
Queuq'fois c'pendant, il est juste d' tout dire,
Plus d'un' fillette, avec tant de façon,
Feint de r'jetter c' que tout bas ell' desire,
Et l' cœur dit oui, quand la bouche dit non.

ELISE.

Citoyen Vincent !

Deuxième Couplet.

VINCENT.

Pour feindre ainsi, mon Elise est trop sage ;
Et l' seul coupable ici, c'est mon Eloi.
Faut l'empêcher d'y r'tourner davantage.

ELOI.

Ah! par pitié, mon père, épargnez-moi.
Si de bon cœur Elise me pardonne,
Pour me punir vous n'avez plus d' raison,

ELISE.

A sa rigueur, moi, je vous abandonne.

ELOI.

Ta bouch' dit oui; mais ton cœur disait non.

VINCENT.

Pour une faute pareille, faut une punition grave. Eloi, vous avez offensé Elise, et pour que ça n'arrive plus, j' vous défends de lui parler d' deux jours. Es-tu contente ?

ELOI.

Deux jours !

ELISE.

Deux jours!

VINCENT.

Ça n'est-i' pas assez ? je mettrai quatre. Une audace aussi grande! Embrasser une jeune fille! malgré elle! car tu l'as bien dit.

ELISE.

Il est vrai que...

VINCENT.

Il est vrai! Eh bien, ça suffit. Les quatre jours.

ELISE.

Vous aviez dit deux... D'ailleurs, c'est la première fois.

VINCENT.

(*A part*). D'aujourd'hui... (*Haut*). V'là pourquoi faut être plus sévère, pour qu'il ne recommence pas.

ELOI.

Une première fois, ça se passe, et si Elise...

ELISE.

Faut ben excuser queuque chose dans la vie.

VINCENT.

Ça s'appelle avoir un bon cœur... Tiens, Elise... c' baiser pardonné à mon fils, ça m' donne envie d'en d'mander un... Car le prendre, je n'ai pas tant d'audace... Tu balances... Ça ne m'étonne pas.

AIR : *C'est bien naturel.*

Qu'à ton âge, l'on préfère
Le jeun' fils à son vieux père,
J' n'y vois rien de criminel :
C'est tout naturel. (*bis.*)
L' doux zéphir plaît à la rose;
Mais d' la fleur à peine éclose
Borée est l' fléau mortel.

ELOI.

En c' cas-là, mon père,

Est-il naturel
Qu'on glose
Sur c' qu'est naturel?

VINCENT.

J'ai été jeune aussi. Comme ce tems-là passe vîte!

AIR : *L'amour est un enfant trompeur.*

Pourquoi regretter mes beaux jours?
Ils ne peuvent renaître.
Jadis j'ai connu les amours :
L' tems les fit disparaître.
C'est grand dommage, en vérité!

C'pendant, faut être de bonne-foi, et en fait de ça...

N'est-c' pas assez d'avoir été,
Sans vouloir toujours être?

ELISE.

Que dites-vous là, Citoyen ?

Eh quoi! parce que l'on est vieux,
Est-on si misérable ?
On peut, en faisant des heureux,
S' faire un bonheur durable.
Plaisir d'amour n'a qu'un' saison.
Mais qu' fait l'âge ? Quand on est bon,
On est toujours aimable.

VINCENT.

C'est fort joli, fort consolant, en vérité! Mais le baiser ?...

ELISE.

Mon Dieu! Citoyen, pour peu qu' ça vous oblige... (*Il l'embrasse*).

VINCENT.

Excellente fille! Va, Elise, je te tiendrai compte de celui-là.

SCÈNE IV.

VINCENT, ÉLOI.

ÉLOI.

TENEZ, mon père.... voyez Elise; ça sera votre bru, ou vous n'en aurez jamais.

VINCENT.

Je n' dis pas non. Mais rien ne presse ; encore quelques moissons, et nous verrons cela.

ELOI.

Encore quelques moissons!... Ecoutez donc, mon père; savez-vous bien qu'on n'en fait qu'une par année?

VINCENT.

Et tu n'as pas l' courage d'en attendre plusieurs ? Touche-là, mon Eloi. Je t'aime, tu n'en doutes pas. Tu n' m'as jamais fait d' chagrin ; pourquoi voudrais-je te faire de la peine ?

AIR : *Toujours joyeux, toujours content.*

Toujours joyeux, toujours content,
Je suis venu jusqu'à cet âge ;
Et si la vie est un voyage,
Grâce à toi, j' le finis gaiement.

Le ciel m'a refusé la richesse ;
Mais pour prix d' mes travaux constans,
Il réservait à ma vieillesse
De meilleurs biens, de bons enfans.

Quel plaisir me cause à part moi
L' bien qu'on dit d' toi dans l' voisinage !
Plus d'un' mère en secret, je gage,
Pour sa fill' pense à mon Eloi.

Tout ça, morgué, m' rend l'âme fière :
Et j' sens dans ces heureux momens,
Combien il est doux d'êtr' le père
D' ceux que chacun voudrait pour enfans.

ELOI.

Mon père !

VINCENT.

C'est la première fois que je te loue en face. Mais faut être juste ; écoute, mon fils. Tu as vingt-six ans ; tu aimes Elise ? Eh bien, tu l'auras pour femme, ou je ne pourrai. Mais de la patience : mon Bail à renouveller est une affaire plus pressante. C't' affaire terminée, nous songerons à l'autre. Retournons à l'ouvrage, et ne t'inquiète de rien. (*Il appelle Cécile*).

SCÈNE V.

VINCENT, ÉLOI, CÉCILE.

CÉCILE.

MON père.

VINCENT.

N' vous éloignez pas durant mon absence. Si Mathurin venait... il viendra sans doute, Mathurin. Vous commander d' ne pas lui parler, ça serait vous engager à le faire. Vous pouvez lui parler, à Mathurin; mais pour lui dire que je n' veux pas qu'il vienne me voir davantage, quand il est sûr de ne pas me trouver.

SCÈNE VI.

CÉCILE *seule*.

IL a raison, mon père... S'il m'avait défendu, là... bien absolument défendu d' causer avec Mathurin, m'est avis... Quel caprice !

AIR : *Chacun avec moi l'avouera.*

Pour exciter notre desir,
Non, rien n'est tel que la contrainte :
Vouloir nous forcer d'obéir,
C'est nous engager à la feinte ;
La gêne rend ingénieux. (*bis*).
C' qu'on nous permet ne nous plaît guère ;
Et ce que nous faisons le mieux,

C'est c' qu'on défend. (*bis*).
C'est ce qu'on nous défend de faire.

Le proverb' dit : Pain bis volé
Vaut mieux que pain blanc qu'on nous donne ;
Fruit défendu, fût-il gâté,
C'est mets que l' plaisir assaisonne ;
C' qui sait le mieux nous attirer,
Est ce qui coût' le plus à prendre ;
Et j' cesserions de desirer,
Si nos parens, (*bis*).
Si nos parens cessaient d' défendre.

SCÈNE VII.

CÉCILE, MATHURIN.

MATHURIN *arrive en courant, lui frappe sur l'épaule, et répète :*

OUI, j' cesserions de desirer,
Si nos parens cessaient de défendre.

CÉCILE.

Mathurin, c'est bien mal à vous.

MATHURIN.

D' répéter la leçon d' ma chère Cécile. Tiens, n' me gronde pas ; l' tems est trop précieux pour l'employer si mal. J'ai vu ton père dans les champs, et j' sis accouru d'une vitesse...

CÉCILE.

Et voilà ce qu'il ne fallait pas. Mathurin, mon père est fâché. Il me l'a dit. Vous venez toujours quand il est absent. Vous ne m'parlerez plus qu'en sa présence.

MATHURIN.

Il n'y pense pas, le Citoyen Vincent. Que veut-il donc que je te dise, quand il sera là ?

AIR : *Un beau jour, la petite Isabelle.*

Faut convenir qu'avec leux déférence,
Ces papas sont de cruell's gens.
Comment causer en leux présence?
Nos discours sont si différens !
Un souris les met en colère ;
Si l'on fait un geste, ou moins qu'ça,
Leux r'gard sévère
Vous dit : holà !
Auprès d'eux, moi, j'perds le courage.
Il est si triste de ne parler qu'des yeux !
M'est avis, Cécile, à notre âge,
Qu'pour êtr' ben, i' faut n'être que deux.

Mais cette contrainte ne durera pas ; non, Cécile, elle ne durera pas. J'sis las d'voir ton frère Eloi parler librement à ma sœur Elise, tandis que nous... N'as-tu pas quatorze ans? n'en ai-je pas dix-sept?... Ah! nous verrons si c'qu'on permet aux autres, n'doit pas aussi nous être permis ?

CÉCILE.

Tu arranges tout cela...

MATHURIN.

Comme il faut l'arranger. Laisse-moi faire... D'ailleurs, j'espère bien qu'on n'mariera pas ma sœur avant moi. Alors, quand nous serons mariés, nous n'craindrons plus qu'on nous gêne... Et le plaisir...

CÉCILE.

AIR : *On nous dit que dans l'mariage.*

Tu crois donc que dans l'mariage
Nous trouverons plus de plaisir !

MATHURIN.

Il faut ben qu'y en ait davantage,
Puisque chacun brûle d'y courir.

CÉCILE.

Mais, mais, moi, j' n'en sais rien.

MATHURIN *à part.*

Oh! moi, moi, je l' crois bien.

CÉCILE.

Quoi, Mathurin ! tu ignores.....

MATHURIN.

Absolument.

Mais là dessus, j' consult'rai ton père,
Et c' qu'il a fait, j' tâcherai de l' faire.

CÉCILE.

Pour moi, je n'oserai jamais faire de question pareille ; car souvent

Maman m' dit : Cécile, à ton âge,
J' n'avions pas mêm' connu l' desir.

MATHURIN.

Le desir!... c'est êtr' par trop sage.
Oh! ces mamans ont l' droit d' mentir.

CÉCILE.

Mais, mais, cela s' peut bien.

MATHURIN.

Et moi, moi, j' n'en crois rien.

Au reste, si elle ne savait rien, il est sûr qu'ensuite elle a appris quelque chose... Eh bien, là-dessus, ma Cécile,

Pour t'instruire, il te faudra faire
Tout comme a fait, (*bis*).
Tout comme a fait ta mère.

Oui, quand nous serons ensemble.

AIR : *Comment goûter quelque repos ?*

Pour nous, tous les instans s'ront beaux,
Et nous bénirons notre chaîne,

Si

Si l' long du jour j'ai de la peine,
L' soir, près d' toi, j'oublierai mes maux.

CÉCILE.

Près d' son ami, quand on sommeille,
L' repos doit avoir plus d'appas.

MATHURIN *à part.*

Ma Cécile ne songe pas
Au moment où l'on se réveille.

Mais, chut. Voilà le citoyen Verval qui s'avance avec Elise. Rentre vite. Moi, pour savoir quelque chose, caché... là derrière ces arbres, je ne m'éloignerai qu'autant qu'il faudra pour tout entendre. (*Cécile rentre, Mathurin se cache, et pendant les scènes suivantes, se montre quelquefois*).

SCÈNE VIII.

VERVAL, ÉLISE.

VERVAL.

Oui, Elise, je m'intéresse à vous. On dit que votre modestie, votre bon naturel, sur-tout les tendres soins que vous rendez à votre mère, vous font chérir dans cette commune, et qu'il n'est pas un père qui ne desire vous donner pour épouse à son fils.

ELISE.

Ils sont tous trop bons de penser à moi.

VERVAL.

Mais vous, Elise, ne seriez-vous pas flattée de rendre heureux l'un de ces pères?

ELISE.

Après le mien, lorsqu'il vivait, celui que je res-

pectai le plus, c'est le citoyen Vincent, votre fermier, un bien honnête homme.

VERVAL.

Et cet honnête homme a un fils qui, quoique jeune, est déjà un citoyen estimable.

ELISE.

Oui, bien estimable.

VERVAL.

On dit, Elise, qu'il vous estime aussi beaucoup.

ELISE.

Il me semble... Mais vous me demandez-là des choses...

VERVAL.

Auxquelles vous ne voudriez pas répondre... Vous rougissez! Ah! mon Elise!...

AIR : *Pauvre Jacques.*

VERVAL.

Quelle crainte? Pourquoi cet embarras?
Tant de réserve me chagrine.
Quoi! des secrets!

ELISE.

Il en est qu'on n' dit pas.

VERVAL.

Il en est aussi qu'on devine.

En ce moment, répondez sans détour,
Le sentiment qui vous anime,
Quel est son nom? Moi, j' l'appelle amour.

ELISE.

J' crois n'avoir parlé que d'estime.

VERVAL.

Mon Elise, ne me cachez plus rien:
Vous aimez Eloi, j'imagine;
Oui, vous l'aimez... Vous vous taisez!... Eh bien!

ELISE.

Je conviens que ça se devine.

VERVAL.

Vous voyez bien que je devine.

Et votre mère sait-elle?...

ELISE.

Depuis long-tems. Je n'ai rien de caché pour elle; Eloi, de son côté, a tout dit à son père.

VERVAL.

Et que dit votre mère?

ELISE.

Que je ne suis pas assez riche; que peut-être Vincent voudra du bien.

VERVAL.

Je connais le fermier. Une fille aimable et laborieuse, voilà celle qu'il choisira pour son fils... et le choix ne sera pas difficile. D'ailleurs, si je puis quelque chose, Elise ne doit pas douter de ma bonne volonté. Je parlerai à Vincent. Son bail est bientôt fini; celui de votre mère doit être aussi renouvellé. Ce matin même, Suzanne devait passer chez moi pour terminer cette affaire. Je profiterai de l'occasion... Mais c'est elle.

SCÈNE IX.

VERVAL, SUZANNE, ÉLISE.

SUZANNE.

PARDON, excuse, Citoyen; j'allions nous rendre, comme j'étions convenus...

VERVAL.

Nous retournerons ensemble ; Elise aussi, car je pourrai avoir besoin d'elle. Vous songez à la marier... Et si j'en crois certains bruits, le jeune Eloi...

SUZANNE.

J'en ons causé avec le fermier : il m'a répondu qu'à leux âge, l'amour était d' garde, et que deux ou trois ans, au lieu de l' gâter, l' mûriraient et l' rendraient meilleur ; car, Citoyen...

AIR : *La chose ne vaut pas le mot.*

Rien n' paraît plus doux aux amans
Que les plaisirs du mariage.
Ces fruits-là charment leur jeune âge ;
Mais attendez deux ou trois ans,
Epoux mécontens,
Ils senteut que, quand on est sage,
N' faut pas les cueillir avant l' tems.

L' vrai, c'est que Vincent, avant d' marier son fils, veut s'assurer un nouveau bail. Il voit qu' dans tout l' pays, le prix des baux augmente ; il pense que vous allez faire monter celui de sa ferme ; il a des envieux ; on enchérira sur lui, et vlà ce qui l'inquiète.

VERVAL.

Ignore-t-il que je suis juste? Si cette crainte seule l'arrête, bientôt il n'aura plus de motifs... Je l'apperçois avec son fils. (*A Elise*). La circonstance est heureuse.

SCÈNE X.

VERVAL, VINCENT, ÉLOI, SUZANNE, ÉLISE.

VERVAL.

EH bien, Vincent, comment va la joie? La récolte promet-elle d'être bonne?

VINCENT.

Elle promet beaucoup... Mais elle est souvent si trompeuse! Quelquefois à la veille d'une belle moisson, un vent, un orage, une grêle ravage tout. En vérité, le pauvre laboureur, en se donnant bien d' la peine, en a souvent peu de profit.

VERVAL.

Cependant le prix des baux augmente, et j'espère...

VINCENT.

Ah! Citoyen, épargnez-nous. Vous avez autant d' bonté que de justice. Pensez que j'ai deux enfans à pourvoir. Vlà mon Eloi...

VERVAL.

Que j'aime de tout mon cœur... Tenez, Vincent, vous êtes un brave homme, un bon cultivateur; mais votre fils vous vaudra bien... Tu ne m'avais pas dit qu'il aimait Elise... qu'il en était aimé.

VINCENT.

A quoi sert l'amour, quand on n'a pas de fortune?

ELOI.

La fortune! ce n'est pas ce que je desire.

AIR : *Enfant chéri des dames.*

L'amour dans ma chaumière
M' promet des biens plus doux.
Ah! sans le nom de père,
Que s'rait celui d'époux?

Sous mes yeux, quand dans mon ménage
Croîtront plusieurs jolis enfans,
Je sentirai croître aussi mon courage,
Et mes plaisirs d'viendront plus grands.
Ce que j'ferai pour eux à cet âge,
Ils me l'rendront sur mes vieux ans.
Oui, cet espoir m'enflamme,
Et j'entends dans mon âme
L'amour me dire en ces heureux momens:

Eloi, dans ta chaumière,
Attends des biens si doux.
Ah! sans le nom de père,
Que s'rait celui d'époux?

VERVAL.

Il a raison, Vincent. Du courage, l'amour du travail... On est riche avec cela... Mais écoute. Si un nouveau bail de neuf ans t'assurait ma ferme au prix courant, et qu'un autre bail, pour la dot d'Elise, te l'assurât neuf ans encore au même prix...

VINCENT.

Les baux, le contrat, je signerions tout-à-la-fois.

SUZANNE.

Mon Elise, mon fils... embrassez nôtre père à tous.

VERVAL.

Finissez, mes enfans; la reconnaissance vous égare... Je n'ai promis pour vous rendre heureux que ce que j'aurais fait sans cela.

AIR : *Veillons au maintien de l'Empire.*

A l'avarice de la terre,
Pourquoi joindrais-je ma rigueur ?
Ah ! plutôt dans votre chaumière
Je voudrais fixer le bonheur.

TOUS.

Comme un père, en ces lieux, tout vous chérit, tout vous révère.

VERVAL.

Mon cœur, pour prix de ce nom, de ces soins si touchans,
Me dit que le devoir d'un père
Est de rendre heureux ses enfans.

Même AIR.

Près d'une femme belle et sage,
L'hymen te promet d'heureux jours.
Eloi, la patrie, à ton âge,
Ne réclame pas tes secours;
Mais sa voix, ses dangers, un jour t'appelleront peut être;
Pour elle, il faut oublier les plaisirs les plus doux;
Car le ciel, ami, te fit naître
Citoyen avant d'être époux.

Eh bien, Suzanne ?... Vous voyez qu'il n'était pas difficile...

SUZANNE.

Que de bontés ! et moi à présent.

AIR *de la Forêt noire.*

De quel plaisir je vais jouir !
Tout aujourd'hui m' prospère;
Et pour augmenter ce plaisir,
Bientôt je s'rai grand-mère.
Il en est qui n' desir' pas ça.
Oh ! nenni-dà,
Et qui craignent fort ce nom là.

Mais moi, je l' dis tout franc : j' ris d'un' mère d' famille
Qui voudrait s' faire passer pour sœur de sa fille.

Pour c'te noc' faudra des bijoux ;
Elise en s'ra plus belle.

ELISE.

Des bijoux ! quand chacun, chez nous,
Donn' les siens avec zèle !...

SUZANNE.

Tu as raison.

Oui, tout l'argent,
Oui, tout l'argent que coût'rait ça,
C'est la Républiq' qui l'aura.
La vertu, mieux que l'or, pare une jeune fille !
L's enfans sont les bijoux d'un' mèr' de famille.

VERVAL.

Entrons un instant chez toi, Vincent... Ensuite nous nous rendrons au hameau. Je ferai avertir l'officier public, et la journée ne se passera point, que je n'aie assuré votre bonheur. (*Ils entrent chez Vincent*).

SCÈNE XI.

MATHURIN *seul*.

ILS iront tous au hameau... Ils iront tous, excepté moi. Je n'ai pas assez de part à cette fête pour y trouver de l'agrément... Qu'ils s'amusent, à la bonne heure !... Ils sont heureux... C'est décidé, je n'irai point avec eux... non, je n'irai point... On voudra savoir pourquoi... Le Citoyen Verval lui-même... Eh

bien, je lui dirai, au Citoyen Verval.... Peut-être qu'Elise et son amant ne s'ront pas les seuls... Comme ils étaient contens !...

SCÈNE XIII.

SUZANNE, MATHURIN.

SUZANNE.

ET que fais-tu donc là, mon enfant?

MATHURIN.

Rien, ma mère.

SUZANNE.

Tu me trompes... Cet air triste... Allons, viens, on va partir dans l'instant.

MATHURIN.

On partira sans moi.

SUZANNE.

Je ne te comprends pas. Veux-tu nous chagriner, chagriner ta sœur?

MATHURIN.

Ma sœur! ma sœur!... Tenez, ma mère, je ne veux pas vous le cacher; vous ne chérissez qu'Elise.

SUZANNE.

J'entends à présent. Y a-t-il de la raison de t'affliger du mariage de ta sœur? N'est-elle pas l'aînée?

MATHURIN.

AIR : *Le sommeil fuyait de nos yeux.*

J' sais qu' ma sœur a ses dix huit ans;
Mais c'est une raison frivole.

Que font d' plus un ou deux printems ?
Ce droit d'aînesse me désole.
Parc' qu'all' vint au monde avant moi,
On marie avant moi la belle.
Eh mon Dieu ! s'il n'eût t'nu qu'à moi,
J'y s'rais v'nu plutôt qu'elle.

Vous la rendez heureuse, et vous n' songez pas seulement que j'existe.

SUZANNE.

Mais, en conscience, es-tu bon à entrer en ménage ?

MATHURIN.

Si je suis bon ?... Du matin au soir à la vigne, au moulin, ne fais je pas le travail d'un homme ? Ce n'est pas quand je mets la main à la houe, à la bèche, ni quand j'enlève comme une plume un sac de bled, que vous me croyez un enfant... Ma bonne mère, vous n'avez jamais eu à vous plaindre de moi... Mais le chagrin me tuera, et je vous le demande...

AIR : *De votre or que pourrai-je faire ?*

Qui pourra vous aider, ma mère,
Si le courage m'est ôté ?
Et qui remplacera mon père,
Quand j'aurai perdu la santé ?

Ma sœur pass' dans un' aut' famille;
Formez des nœuds aussi touchans ;
Adoptez Cécile pour fille,
Vous aurez encor deux enfans.

Mais...

Qui pourra vous aider, ma mère,
Si le courage m'est ôté ?
Et qui remplacera mon père,
Quand j'aurai perdu la santé ?

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, VERVAL, VINCENT, ÉLOI, ÉLISE, CÉCILE.

VERVAL *tenant Cécile par la main.*

COMMENT! on se désole ici?

MATHURIN.

Ce n'est pas ma faute: on veut que je sois triste... Je n' demanderais pas mieux que de me réjouir.

VERVAL.

Cécile aussi ne demanderait pas mieux... Je vois ce dont il s'agit. On est fâché de voir marier ses aînées.

MATHURIN.

Ses aînés!... Ils n'ont que ce mot-là!

SUZANNE.

Citoyen.... si vous vouliez lui dire une parole, peut-être que vos avis...

MATHURIN.

Oh! oui, si le Citoyen voulait, avec deux mots... Ecoutez, vous n'aimez qu'à faire du bien... J' puis vous procurer encore ce plaisir; permettez-moi de vous dire comme j'arrangerais ça, si j'étais à votre place... J'aime Cécile; tout le monde le sait; car je l'ai dit à tout le monde.

VERVAL.

Et Cécile ?

CÉCILE.

Citoyen !...

VERVAL.

C'est entendu... C'est un secret comme celui d'Elise... Eh bien, Mathurin, que ferais-tu donc, à ma place ?

MATHURIN.

D'abord, je ferais venir ma meûnière et mon fermier, ce qui ne serait pas difficile, puisque le voici... Ensuite, je dirais à la mère de Mathurin : Suzanne, es-tu contente de ton fils ? Si j'en suis contente, répondrait ma mère !

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

On n'vaut pas mieux que c' garçon-là ;
Jamais l' travail ne l' rebuta...
Et l' goût qu'il a pour ça
Tous les jours augment'ra.
Douceur, sagesse, oh ! tout est là.
Dans l' voisinage, on vous l' dira,
Un chacun le louera,
Personn' n'en médira.
A dix-sept ans, il a déjà
Pour être heureux c' qu'il lui faudra
Dans le mariage...
Il aim' sa mère, il chérira
Sa femm', ses enfans ; rien ne leur manquera.

VERVAL.

Est-ce-là ce que vous diriez, Suzanne ?

SUZANNE.

A-peu-près ; car, il faut être juste, il n'y a que cet amour qui est venu tout-à-coup, et sans ma permission...

MATHURIN.

Sans votre permission, ma mère!...

Gn' y a pas d' mal à ça,
C'est l'usage;
Gn'y a pas d' mal à ça.

Puis, m'adressant à mon fermier : Et toi, Vincent, n' songes-tu pas à marier ta fille?

Même AIR.

Tiens, prends le gendre que voilà;
Tu s'ras content de c' garçon-là,
Chacun t'en répondra.
C'est vous qui lui dit's ça.
Elise est heureuse, et déjà
J' me suis r'tenu pour cett' noc'-là,
Et l' plaisir s'y trouv'ra;
Car l'amour en sera.
Doublons l' plaisir qu'on y goût'ra,
Unissons ces deux amans-là...
Par ce mariage,
Chaque famille ainsi r'prendra
Ce qu'à l'autre elle cédera.

VERVAL.

Eh bien! Vincent, me fait-il parler à ton goût?

VINCENT.

Moi, j' dis qu' ça s'rait à merveilles... Mais il est si jeune, ce Mathurin...

MATHURIN.

Il est jeune! et tant mieux.

Il en durera davantage;
Gn' y a pas d' mal à ça.

Enfin, pour terminer, v'là c' que j'ajouterions, à vot' place... Laisse jaser les envieux, les médisans;

jeunesse n'est pas vice; Mathurin est honnête... il est laborieux... faut-il autre chose en ménage? Ensuite... (C'est toujours vous qui parlez). Ecoutez, Vincent, pour que personne n'ait à se plaindre aujourd'hui, je fais pour Mathurin tout d' même que pour Eloi; je passe, en faveur de Suzanne et de son fils, un bail à vie du petit domaine de la cascade; et voilà ta fille nichée, et voilà le moulin peuplé d'une couvée de p'tits vignerons et de p'tits meûniers que marieront, à leur tour, nos enfans.

AIR : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

La France a besoin de soldats;
Par civisme, je les marie;
C' que Mars détruit dans les combats,
L'amour doit le rendre à la patrie:
Les meilleurs amis des tyrans
Sont tous les froids célibataires.

Pour nous qui chérissons la République, si nous mourons en la défendant,

Nous laisserons au moins des enfans
Qui vengeront un jour leurs pères.

VERVAL.

Qu'en dites-vous, mes amis? On ne saurait se refuser à des arrangemens si sages. Le bail à vie vous plaît-il? Cécile sera-t-elle fâchée d'habiter le joli moulin de la cascade?

CÉCILE.

Citoyen, drès qu'il s'agit de vous obéir...

VINCENT.

On ne peut être plus docile .. Quant à moi :

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

J' n'attendais qu'un mariage;
Et l' même jour en v'la deux.

Si Mathurin n'est pas sage,
Au moins est-il fort heureux.
Mais puisqu' ça paraît vous plaire,
Puisqu' aussi cela leur plaît...
Morgué, ça n' saurait m' déplaire;
Le tout est bien comme il est.

VAUDEVILLE.

AIR : *La foi que vous m'avez promise.*

ELOI.

N'oubliez jamais notre ferme.

MATHURIN.

N'oubliez jamais not' moulin;
Songez, ah! songez qu'il renferme
Cécile et le bon Mathurin.

ELOI.

Toujours nous mettrons notre zèle
A vous payer de vos bienfaits...
Vot' récompense la plus belle
S'ra d' voir l's heureux qu' vous avez faits.

VERVAL.

Mes enfans, dans votre ménage,
Comme un ami, de bien bon cœur,
J'irai jouir de mon ouvrage,
En contemplant votre bonheur.
Vous parlez de reconnaissance;
En devez-vous à mes bienfaits?
Ah! j'ai déjà ma récompense:
Je vois les heureux que j'ai faits.

ELISE *au Public.*

Le bail qu'ici l'on renouvelle
A besoin d'êtr' signé par vous;
Si vous approuvez notre zèle,
Venez aussi souvent chez nous.
Nous connaissons votre indulgence,
Nous devons tout à vos bienfaits.
Venez, la plus douc' jouissance
C'est d' voir les heureux qu'on a faits.

FIN.

De l'Imprimerie de CORDIER, rue Neuve Beaurepaire, N° 382.